

L'EXISTENCE ET L'ESPRIT SELON ALAIN

André Comte-Sponville

Merci à vous, pour cet honneur que vous me faites, et pour cette occasion que vous m'offrez, en m'invitant à célébrer devant vous, avec vous, le maître aimé et admiré – l'un des rares en France, que ce siècle nous ait donné – dont le souvenir nous rassemble et nous éclaire.

Célébrer : le mot sans doute ne lui aurait pas déplu, lui qui savait avec Auguste Comte que le culte des morts est essentiel à toute culture, et que la célébration de ce culte est ce qu'il y a en nous de plus vivant peut-être, et de meilleur. Mais il n'est qu'une façon véritablement philosophique de célébrer un philosophe : c'est d'essayer de le comprendre, et c'est à quoi bien sûr je voudrais m'employer. J'ai proposé, non sans naïveté, de traiter de l'existence et de l'esprit selon Alain, à quoi votre président, non sans quelque imprudence peut-être, a bien voulu m'encourager. En quoi y avait-il naïveté ou imprudence ? En ceci que l'esprit et l'existence sont deux contraires, si l'on veut (puisque l'existence n'a point d'esprit, puisque « l'esprit n'est point » : puisque Dieu, autrement dit, « ne peut être dit exister », qui serait leur réconciliation), et que ces deux contraires épuisent à leur façon le tout du réel, peut-être même davantage (puisque il n'est pas sûr, nous y reviendrons, que l'esprit fasse partie du réel), disons le tout de ce que nous pouvons penser, et le tout pour cela de la philosophie d'Alain, et de quiconque. Traiter de l'existence et de l'esprit selon Alain, c'est donc traiter de la philosophie d'Alain dans son entier, et il y avait quelque naïveté, en effet, à prétendre le faire en une simple conférence, et quelque imprudence, je le crains, à m'y autoriser. Je me rassure toutefois en me disant que l'auteur des merveilleux *Abrégés pour les aveugles* savait qu'on peut résumer parfois sans trahir, et que lui qui sut traiter d'Aristote, de Platon, d'Épicure ou de Kant en quelques pages (deux pour Aristote, trois pour Platon ou Kant, une demie pour Épicure...) ne m'aurait pas reproché sans doute d'entreprendre ce survol, entre l'esprit et le monde, de sa pensée. Puis on ne peut comprendre un philosophe qu'à la condition, non certes de tout comprendre en lui, ce qu'on ne peut, mais de le comprendre tout, c'est-à-dire, le mot parle assez juste, de le *comprendre*. Au reste, il n'est plus temps de changer. Me voilà contraint de changer ma naïveté en audace, et ce mouvement, qui est la philosophie même peut-être, nous mènera où il pourra : l'important n'est pas d'arriver, puisque où nous allons nous sommes déjà (déjà dans l'esprit ! déjà dans le monde !), l'important n'est pas d'arriver, mais d'avancer, au moins un peu, ce qui est vivre, et ce qui est penser.

Il y a un mystère Alain, qui est Alain lui-même. Ceux qui le lisent, ils sont plus nombreux qu'il n'y paraît, connaissent bien le philosophe ; mais l'homme en quelque chose échappe. C'est qu'il parle peu de lui-même. « Je n'aime pas les confidences, reconnaissait-il, et jusqu'à ce point que je n'ai pas pu, même sous la forme du roman, écrire quelque chose de ma vie privée ; c'est peut-être que je n'aime pas trop y penser, ou bien que je m'en suis consolé sans cela ». Cette dernière remarque vaut comme un aveu. Ce praticien de la philosophie heureuse, comme il disait, ce chantre de la vie (« comme la fraise a goût de fraise, ainsi la vie a goût de bonheur... »), connut aussi ses peines, ses fatigues, ses moments d'horreurs ou de dégoût. C'est pourquoi il philosophe, pour se nettoyer du désespoir, disait-il, ou pour son propre salut, comme il disait aussi, et c'est la seule philosophie qui vaille. Parlant d'un écrivain qu'il admire, il note :

« George Sand, de sa propre vie, médiocre, déformée, manquée comme est toute vie... » Et ailleurs, évoquant l'*Éthique* de Spinoza, qu'il aime tant et dont il ne cesse de se défendre : « Peut-être y est-on jeté par le sérieux du malheur... La barque glisse sur l'eau noire... » Il faut retenir ces phrases, et bien d'autres que l'on pourrait citer, pour n'être pas dupe de ce qu'on appelle parfois, d'un mot à la fois légitime et équivoque, l'optimisme d'Alain. C'est le contraire d'une philosophie à l'eau de rose. L'homme, qui travailla toute sa vie (et quel labeur : professeur, journaliste, philosophe, écrivain !), qui fit la guerre, et quelle guerre, qui connut les passions et la maladie, n'ignora rien de la difficulté de vivre ni de l'atrocité, parfois, des souffrances humaines. Aussi sait-il que c'est le pessimisme qui « est naturel et abonde en preuves », que c'est le pessimisme qui est le vrai, dirais-je volontiers, puisque l'on vieillit, puisque l'on meurt, puisque Dieu n'existe ni n'existera, puisque tout se termine sur une croix, ou plutôt puisque rien ne se termine et que la croix dès lors est la vérité quotidienne de l'esprit. « L'optimisme est toujours battu », écrit Alain, alors que « le pessimisme est vrai de soi, même dans la bonne fortune ». Comment autrement ? Le monde est sans esprit, sans but, sans cœur, et il n'y a rien d'autre que le monde. De là « un gigantesque désespoir » qui fut celui de Lagneau et de Spinoza sans doute, mais auquel, faute peut-être de savoir le traverser, Alain refusera toujours de s'abandonner. Son optimisme – car optimisme il y a bien – est tout entier de volonté. Contre le monde ? Contre le monde, et *dans* le monde pourtant. Cela nous amène au cœur de la doctrine.

L'existence

Le monde n'est pas fait pour l'homme, ni l'homme pour le monde. Leur rencontre est de hasard, comme toute rencontre, et cela suffit à expliquer la fragilité de l'homme dans l'immense univers. « Cette Terre ne nous a rien promis », disait Alain. Nul finalisme, nulle providence. Rien que l'inertie des corpuscules, et l'aveugle nécessité de tout. C'est le mode de Spinoza, tel du moins qu'Alain le comprend, c'est le monde de Lucrèce, et c'est le nôtre. Or le monde est le plus fort, par définition, puisqu'il nous contient. C'est pourquoi l'on meurt (Alain aimait à répéter l'affirmation spinoziste suivant laquelle l'homme n'est jamais détruit que par des causes extérieures), et c'est pourquoi aussi l'on naît. Camus et Sartre, sans le dire et peut-être sans le savoir, seront ici très proches d'Alain, en qui on a pu voir, non sans quelque provocatrice pénétration, le précurseur, voire le vrai fondateur de l'existentialisme. Mais sa philosophie est plus exigeante. Exister n'est pas le fait seulement de l'homme, ni, pour l'homme, un destin suffisant. L'existence n'est pas une exception ; c'est la règle même du réel, qui est de n'en pas avoir. Le monde existe d'abord, et sans essence aucune, et sans raison aucune : toute essence est de pensée (or le monde ne pense pas) et « l'ordre de l'existence est exactement ce qui n'a point de raison. Aucune preuve ontologique n'est possible, comme l'a vu Kant, ni nécessaire. L'existence ne se démontre pas, ne se justifie pas. Pure facticité du réel, pure contingence, pur désordre. « Confusion inexprimable » : nature.

C'est ainsi que l'homme existe, lui aussi, du moins c'est ainsi qu'il existe d'abord : « L'homme est au monde », produit par lui, porté par lui, enfin tué par lui, et sans plus de raisons de naître que de mourir, d'exister que de n'exister plus. C'est en quoi exister est absurde, si l'on veut, mais cela ne saurait réfuter l'existence. Il faut bien plutôt « conserver l'absurde tel qu'il est » comme fait Shakespeare, puisque « l'absurde c'est l'existant ». C'est peu dire que l'existence précède l'essence : la vérité c'est qu'il n'y a pas d'essence du tout, mais le seul fait brut des rencontres et des événements, le seul fait brut de l'existence, antérieure à tous les faits et irréductible (puisque il n'y a de faits que

pour une perception) à eux tous. « Le monde est sans loi. Cela même est la loi du monde ». La nature est sans mémoire, sans esprit, sans idées. « L'apparence suffit », et la nature reste « purement ignorante d'elle-même ». Rien n'est donc vrai que d'un certain point de vue, et cette relativité de tout, pensée universellement, est le seul absolu. Pas d'essence : l'événement. Pas d'idées : l'événement. Il ne faut pas se dépêcher trop d'être platonicien. C'est d'abord Héraclite qui a raison. C'est d'abord Pyrrhon qui a raison. Même ils ont raison définitivement. C'est pourquoi Platon toujours recommence, et doit recommencer. Rien ne nous est donné que le devenir et l'apparence. Aucune idée, aucune essence, aucune raison ne sauraient tenir lieu du réel, ni même l'expliquer. Il faut exister d'abord, et c'est ce que signifie être au monde.

Mais qu'est-ce qu'exister ? Être ? Point, si on l'entend absolument. « L'existence de n'importe quoi, grand ou petit, consiste en cela même qu'elle est extérieure absolument, ou bien que l'être est insuffisant absolument ; que l'existence, par la notion même, le déborde. Pas d'existence absolue, ni d'absolu existant. C'est où Alain s'écarte de Spinoza : « L'existence n'est pas substance », c'est-à-dire que rien n'existe en soi ni par soi. « L'existence n'est pas Dieu », et c'est pourquoi Dieu n'existe pas. Comment l'absolu existerait-il ? « Exister, c'est dépendre », écrit Alain, « la relation est la loi de l'existence ». Si Dieu existait, il ne serait pas Dieu, et voilà ce qu'est l'univers. Spinoza en fut dupe, qui crut au Dieu Nature ; mais Descartes non. Point d'idolâtrie, donc, ni de superstition. L'existence est le contraire des qualités occultes, de l'inhérence, de l'indépendance, de l'être suffisant ou absolu – qui n'est pas. « Jamais l'existence d'une chose ne se définit par la nature ou l'essence de cette chose, mais toujours au contraire par des conditions étrangères ». Rien n'est : tout devient, tout advient. Toujours conditionné, toujours conditionnant. « Ainsi, il n'y a point du tout de raison, mais des choses poussant et poussées, et ainsi sans fin ». C'est la vérité du mécanisme, et la réfutation de toute ontologie. « L'existence toujours suppose l'existence, hors d'elle toujours et autre ; et voilà l'existence ». Nous sommes à mille lieues de Leibniz, avec ses monades sans fenêtres. Exister c'est être dehors, et tout est dehors, et c'est le monde même, « où tout est extérieur et pure rencontre. » Le monde de l'existence, qui est le monde, c'est l'univers d'Épicure et de Lucrèce, le monde désespérant des atomes (mais sans inhérence : ni poids, ni force, ni clinamen), de la pure extériorité hasardeuse, de l'universelle et réciproque dépendance de tout à tout. Matérialisme, si l'on veut, mais sans matière : « Cette prétendue substance, comme toutes les substances du monde, se résout en relations extérieures ; et la matière n'est rien d'autre que cette dépendance réciproque de tout par rapport à tout, sans aucun centre de privilège. » Exister, c'est subir ; agir, c'est réagir. « Le changement d'une chose, grande ou petite, il n'importe, enfin le nouveau et l'événement dans une chose, s'explique toujours par le dehors, et enfin par ce qu'elle n'est point. » L'existence est bien nommée, et cet *ex* dit l'essentiel, qui est l'absence d'essence et d'inhérence : exister, c'est être dehors, comme vidé de soi, sans intériorité, sans mystère, sans âme. Tant pis pour les fétichistes. La nature, écrit Alain est « extérieure même en son dedans. » Atomisme, mais sans atomes. Mécanisme, mais sans substance. Et dès lors : pan-atomisme, pan-mécanisme. Relations partout, et dans l'atome même. « La vérité de n'importe quelle chose est en dehors de cette chose. » C'est ce qu'Alain appelle l'inertie, qui est le contraire de l'inhérence : les corps ne peuvent d'eux-mêmes changer leur état de repos ou de mouvement, ce qui implique que « le secret des plus petits mouvements est toujours dans l'extérieur, qui nous renvoie à un autre extérieur ; ce que l'inertie, ce principe tout simple, et étonnant par les suites, exprime très bien. Il n'arrive jamais rien que du dehors ; et c'est pourquoi la géométrie, qui n'étudie rien que le dehors tout nu, est la clef de toutes les sciences. » C'est le

contraire d'une monadologie. L'être est relation, et c'est pourquoi il n'y a pas d'êtres. Le même n'existe pas : rien n'existe que l'autre, et l'autre de l'autre, à l'infini. « La nature, même intérieure, de toute chose est hors d'elle. » Fenêtres sans monades. Le monde n'est pas clos ; l'univers n'est pas clos. Tout est ouvert à tout, et cette ouverture c'est le monde, c'est l'univers, c'est l'existence. Tout est dehors, et c'est ce que signifie exister.

Tout, jusqu'à nous-mêmes ? Jusqu'à nous-mêmes. L'homme *existe*, lui aussi. Il ne peut donc se connaître que par le dehors, et le courage n'est pas plus inhérent au héros que le poids à l'atome. « Dans l'âme ? Qu'est ce dedans, sinon un dehors ? » L'homme, comme tout existant, se doit expliquer par des rapports extérieurs, puisque cela seul est expliquer. Alain contre Bergson ? Sans doute. Et l'immense brouhaha du monde contre les petits murmures du moi. La chose est nette, pour Alain, dès les *Cahiers de Lorient*. « La pensée ne doit pas avoir d'autre chez soi que tout l'univers ; c'est là seulement qu'elle est libre et vraie. Hors de soi ! Au dehors ! » Il n'y a pas de vie intérieure, ou elle est mauvaise. : « La triste chose qu'un moi requis de loger l'être : formidable garnison. Comment voulez-vous que je loge tout cela ? Il en vient encore. La maison s'emplit ; l'armée des douleurs est inépuisable. Entassement, puanteur, nausée. Ouvrons la fenêtre. Nouvelles misères : il en entre aussi par là. Il faut- vois-tu, que la fenêtre dévore la maison : il n'y a que l'univers dans quoi l'univers tienne. Assez, j'en ai assez de mon rêve ; je veux marcher dans le rêve de Dieu. » Mais il n'y a pas de Dieu : il n'y a qu'un rêve sans rêveur, ou qui les contient tous, et c'est le monde.

C'est aussi la société, qui est dans le monde, et qui est le monde des hommes. Alain, plein de sympathie pour Marx, quoiqu'il ne fût jamais marxiste, est aussi et surtout un lecteur de Comte, pour lequel toute connaissance de l'homme passe par la sociologie – ce qui récuse et la psychologie et l'introspection. Inhérence (fût-ce celle du moi à lui-même) c'est fétichisme toujours, et c'est de quoi la connaissance libère, qui n'est connaissance que de rapports. Les dieux sont morts, et l'homme aussi peut-être. Ou plutôt « nous mourons à chaque heure », et c'est ce qui s'appelle exister. L'humanité est ce qui reste. Philosophie tragique ? C'est là du moins qu'elle commence. Il faut relire les belles pages d'Alain sur Lucrèce, par exemple dans *Les dieux* : « La nature trouve ici sa grandeur propre, inhumaine et catastrophique, non plus par le génie ou l'âme de la chose qui nous regarde, mais par l'intrusion et l'assaut continu de choses voisines, ce qui réduit l'événement à un remous d'univers. » Aussi le poète est-il seul, devant l'énigmatique existence : « Seul devant la mer, qui ne dit qu'elle ; seul sous les constellations, qui ne disent qu'elles... » Misère de l'homme ? N'allons pas trop vite. Solitude de l'homme.

L'esprit

Mais un monde d'événements ne ferait pas un monde. Un univers de remous ne ferait pas un univers. Disons plus : un homme seul ne ferait pas un homme. Alain aime citer le mot d'Anaxagore : « Au commencement tout était ensemble, mais l'esprit vint, qui mit tout en ordre. » Évocation, non de l'origine ou de la création, mais de l'homme au monde, c'est-à-dire, ici et maintenant, de la perception. C'est où Alain commence, peut-être, dans cet émerveillement qu'il reçut de Lagneau, et tout homme, quand il s'éveille. Le monde, tel que nous le percevons ou connaissons, n'est pas tout fait : il n'est monde qu'en tant qu'il est construit, ordonné, mis en forme, ce qui suppose jugement et volonté. « Le chaos est de tous les instants ; mais l'esprit fait et refait l'ordre. » Cela s'appelle percevoir : « L'Esprit met tout en ordre, et voilà ce que signifie l'apparence. » Mais cela

s'appelle aussi connaître ; car la science ne fait pas autre chose que prolonger ou expliquer la perception (connaître, c'est toujours sauver les apparences) et reste soumise à ses lois. Alain se veut fidèle à Kant, et l'est, sinon toujours dans le détail, du moins en profondeur. C'est l'entendement qui donne forme au réel, rendant ainsi possible l'expérience et, par elle, la connaissance. Un réel en soi ne serait rien pour nous, ou nous n'en pourrions rien savoir. C'est en quoi « toute connaissance est d'expérience », ce qui revient à dire que « nous ne pensons que nos perceptions. » C'était aussi être fidèle à Lagneau, qui « ne quittait point l'apparence ; d'où cette leçon sur la perception, qui ne finissait point. Je le vois traçant au tableau les apparences du cube et demandant si ces apparences étaient quelque chose avant qu'on sût de quoi elles étaient apparences. » Car « l'apparence suffit », certes, qui est toute vraie » ; mais « il n'y a que la réflexion qui puisse faire tenir ensemble l'apparence et le vrai. » La perception est acte de l'esprit : percevoir c'est juger, et c'est par quoi l'esprit se révèle à soi en se donnant le monde. « Oui, tous les matins n'importe quel homme reconstruit le monde ; tel est le réveil, telle est la conscience ; et tous les matins le philosophe, par un réveil redoublé, admire ce réveil même, et reconquiert l'âme de l'âme. » Cette intentionnalité, comme on dirait aujourd'hui, nous lie à jamais au monde, mais aussi, par la réflexion, à nous-mêmes : comme l'esprit nous jette au monde (« la pensée me jette hors de moi »), le monde nous renvoie à l'esprit (« l'univers des choses est aussi un fait de pensée »). La raison les voudrait un, ce qui est métaphysique ; l'entendement les découvre deux, toujours deux, ce qui est jugement. Platon contre Parménide. Descartes contre Spinoza. Alain, repensant à sa façon l'histoire de la philosophie, y découvre deux tendances opposées et complémentaires (chacune rectifiant ce que l'autre, seule, aurait de trop unilatéral) : contre les philosophies du concept ou du monde (qui sont toujours philosophies de l'objet : Parménide, Aristote, Spinoza, Hegel, Marx...), il revendique bien haut l'héritage des philosophies de l'esprit, c'est-à-dire du jugement (Platon, tel qu'il l'interprète, Descartes, Kant, Lagneau...). Spiritualisme ? Si l'on veut. Mais spiritualisme laïque, délivré de superstition et d'église, et de l'esprit lui-même (« l'esprit n'est point »). Spiritualisme non religieux, donc, et non substantiel. Son vrai nom, qu'Alain n'utilise guère, serait humanisme. Mais tous ces *ismes* sont faux, ce pourquoi, dirait sans doute Alain, ils sont si laids. L'homme n'est chez lui dans aucun système, mais dans le jugement seul, qui les pense tous, et, par là, les dépasse.

L'homme, donc, est double : chose du monde, soumis aux forces et aux passions, et sujet de l'esprit, qui n'est soumis qu'à soi. Corps, si l'on veut, et âme. De là le dualisme d'Alain, hérité de Descartes, qui le séparera à jamais du matérialisme. « L'homme est chose », certes, et « l'esprit n'est que plus fort par cette vue strictement matérialiste. » Mais ce n'est qu'un commencement. Se savoir chose, c'est échapper aux choses qu'on sait. Le matérialisme prouve l'esprit, puisqu'il est une pensée, et se réfute dès qu'il s'interroge. Est-ce à dire que l'esprit soit immatériel ? Ce n'est pas le problème, puisque l'esprit n'est pas une substance, puisque l'esprit, même, n'existe pas – car alors il serait Dieu. Non substance, donc, mais jugement ; non existence, mais volonté ; non être, mais acte ; non force, mais amour. C'est ce qu'indique bien clairement la belle définition de l'âme, que vous me permettrez de citer en entier :

« L'âme est ce qui refuse le corps. Par exemple ce qui refuse de fuir quand le corps tremble, ce qui refuse de frapper quand le corps s'irrite, ce qui refuse de boire quand le corps a soif, ce qui refuse de prendre quand le corps désire, ce qui refuse d'abandonner quand le corps a horreur. Ces refus sont des faits de l'homme. Le total refus est la sainteté ; l'examen avant de suivre est la sagesse ; et cette force de refus c'est l'âme. Le fou n'a aucune force de refus ; il n'a plus d'âme.

On dit aussi qu'il n'a plus conscience et c'est vrai. Qui cède absolument à son corps soit pour frapper, soit pour fuir, soit seulement pour parler, ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit. On ne prend conscience que par une opposition de soi à soi. Exemple : Alexandre à la traversée d'un désert reçoit un casque plein d'eau ; il remercie, et le verse par terre devant toute l'armée. Magnanimité ; âme, c'est-à-dire grande âme. Il n'y a point d'âme vile ; mais seulement on manque d'âme. Ce beau mot ne désigne nullement un être, mais toujours une action. »

Faut-il distinguer l'âme de l'esprit ? Le vocabulaire d'Alain ne me paraît pas absolument fixé sur ce point. Il me semble pourtant voir apparaître parfois une différence au moins virtuelle. L'âme est puissance de juger, puissance de vouloir, puissance d'aimer, mais singulière : l'âme d'Alexandre n'est pas celle de n'importe qui, ni celle du saint la même que celle du sage, ni celle d'Alain la même que la nôtre. L'âme est ce qu'il s'agit de sauver, pour chacun, ou de perdre : c'est comme un esprit singulier, unie par là à un corps, quoique distincte de lui, et vouée à le subir (passions) ou à le gouverner (liberté). Quant à l'esprit ce n'est pas autre chose, dirais-je volontiers, qu'une âme universelle. L'âme d'Alexandre n'est pas celle de Diogène ; mais la raison en eux est la même, mais la pensée en eux est la même. C'est ce qu'Alain appelle « l'esprit universel », que toute preuve suppose, même sceptique, et que tout doute honore et vérifie. Bref, et sans que la chose, à ma connaissance, soit jamais absolument explicitée, l'âme serait plutôt du côté de la volonté et de la singularité ; l'esprit, du côté de la raison et de l'universel. L'âme se révélerait plutôt dans la vertu ou dans la morale ; l'esprit, dans la connaissance et dans la religion. L'âme serait plutôt de l'homme ; l'esprit, de Dieu. Ce pourquoi peut-être l'esprit n'existe pas, ce qu'Alain ne cesse de réaffirmer ; alors que l'âme existe bien, répète-t-il avec la même insistance, dès qu'on le veut. Que les deux soient liés, et même inséparables, c'est une évidence ; mais cela ne prouve pas qu'ils soient absolument identiques, ni sur le même plan. L'âme se doit à l'esprit, me semble-t-il, non l'esprit à l'âme (l'esprit ne doit rien, jamais). L'esprit se moque de tout, et de lui-même ; non l'âme, de l'esprit. L'âme doit respecter l'esprit, le servir, l'aimer – plus qu'elle-même, plus que tout – et c'est ce qu'on appelle l'âme.

Mon hypothèse, sans être absolument vérifiée, ni peut-être vérifiable, ne me paraît pas contredite, en tout cas, par la définition, elle aussi fort belle, qu'Alain donne de l'esprit :

« L'esprit, en son sens le plus commun, est ce qui se moque de tout. Ce sens est bon ; il mène aisément à la notion d'esprit, qui est au fond le pouvoir de douter, ce qui est s'élever au-dessus de tous les mécanismes, ordre, vertus, devoirs, dogmes, les juger, les subordonner, et les remplacer par la liberté même, qui ne doit rien qu'à soi. Si Dieu est esprit, Dieu est libre et pour le libre. Tel est le plus beau mystère, et sans doute le seul. »

Quant à la hiérarchie, donc, il me semble que l'esprit domine, ou doit dominer. Mais une hiérarchie n'est pas une explication, ni une genèse, ni une topique. Est-ce l'esprit qui dépend davantage de l'âme, ou l'âme de l'esprit ? C'est où pourrait se jouer, pour une part, le choix entre Spinoza (« le seul homme peut-être qui ait pensé l'esprit ») et Descartes (« nul n'a philosophé plus près de soi », ni mieux distingué l'âme d'avec le corps). On sait qu'Alain a choisi, après Lagneau, et que son choix n'est pas le mien : Alain reproche à Spinoza d'avoir objectivé l'esprit, représentant ainsi « la chute de l'essence

dans l'existence, ou de Descartes en Dieu ». De là, disait-il, « cette orientale Unité, qui est l'opium de l'esprit peut-être. (...) C'est penser selon Dieu. Mais il faut premièrement penser selon l'homme. » Ce qui est penser selon la liberté, et retomber, je le crains, et Alain semble parfois le reconnaître, en fétichisme : « L'inhérence trouve son dernier refuge dans le sujet peut-être. Et la liberté (...) est peut-être la seule qualité occulte. » Du moins c'est la seule dont Alain n'ait pas voulu douter, par quoi il sera cartésien à jamais, ou plutôt (puisqu'il récuse la preuve ontologique, et toute ontologie) par quoi il sera kantien, et par quoi, pour finir (puisqu'il récuse aussi les postulats de la raison pratique), il sera Alain.

L'esprit est le vrai Dieu, mais il n'existe pas. « Le difficile n'est pas d'adorer l'esprit en toutes ses formes ; c'est idolâtrie à proprement parler. Il n'est permis d'adorer que l'homme. »

Le vrai Dieu et les idoles

Attention toutefois de n'aller pas trop loin dans la négation de l'esprit. L'esprit est le vrai Dieu, disais-je, mais il n'existe pas. La formule se renverse : l'esprit n'existe pas, mais c'est le vrai Dieu, et c'est le seul. Même la force d'âme, sans lui, ne serait que force. Que valent Jupiter ou César, à côté de l'enfant nu ou du Dieu crucifié ? Que vaut le courage, sans l'amour ? L'intelligence, sans l'esprit ? « Sauver l'esprit en niant l'esprit », comme veulent faire les matérialistes, n'est possible qu'à la condition de lui rester pourtant fidèle, qu'à la condition, donc, de ne le nier que comme substance, non comme valeur, ni même (par la liberté) comme principe. « Il faut que l'esprit triomphe des esprits », certes, mais point à n'importe quel prix : « Lucrèce y a perdu son âme, mais Descartes, non. Attention là. » Car la force d'âme ne vaut qu'au service de la faiblesse. C'est par quoi le courage se distingue de la violence, c'est par quoi le courage est Dieu, c'est par quoi la faiblesse est Dieu. Tout se noue là, peut-être, la force d'âme (le courage) et la faiblesse de l'esprit, mais celle-là au service de celle-ci. Dieu est faible, voilà le secret d'Alain, et cette faiblesse de Dieu c'est l'homme, et la faiblesse de l'homme c'est l'enfant. Mais il faut citer, ici, puisqu'on ne peut mieux faire :

« Devant l'enfant, il n'y a point de doute. Il faut aimer l'esprit sans rien espérer de l'esprit. Il y a certainement une charité de l'esprit à lui-même ; et c'est penser. Mais regardez l'image ; regardez la mère.

Regardez encore l'enfant. Cette faiblesse est Dieu. Cette faiblesse qui a besoin de tous est Dieu. Cet être qui cesserait d'exister sans nos soins, c'est Dieu. Tel est l'esprit, au regard de qui la vérité est encore une idole. C'est que la vérité s'est trouvée déshonorée par la puissance ; César l'enrôle, et la paie bien. L'enfant ne paie pas ; il demande et encore demande. C'est la sévère règle de l'esprit que l'esprit ne paie pas, et que nul ne peut servir deux maîtres. Mais comment dire assez qu'il y a un vrai de vrai, que l'expérience ne peut jamais démentir ? Cette mère, moins elle aura de preuves et plus elle s'appliquera à aimer, à aider, à servir. Ce vrai de l'homme, qu'elle porte à bras, ce ne sera peut-être rien d'existant dans le monde. Elle a raison pourtant, et elle aura encore raison quand tout l'enfant lui donnerait tort... »

C'est l'esprit de Noël auquel Alain, comme on sait, a consacré certains de ses plus beaux Propos. C'est l'esprit du fils, qui est tout de grâce. C'est l'esprit vrai, et c'est le seul. L'esprit n'est pas un être, l'esprit n'est pas une chose, l'esprit n'est pas un existant. L'esprit, l'esprit vivant, c'est ce mouvement de refus (« l'âme est ce qui refuse le corps ») et d'amour (« Aimer, c'est trouver sa richesse hors de soi ») par quoi ce qui dépend de tout – un existant – se déprend de ce tout et de soi-même dans l'acte libre d'en juger. Descartes est le héros de l'esprit, par le doute, par le refus de se soumettre même aux preuves, par cette liberté toujours voulue, jamais connue, par cette résolution de n'en jamais manquer. Dualisme, toujours. Le corps est étendue, c'est-à-dire relations de parties à parties, jeu de propriétés extrinsèques, mécanisme. C'est par quoi le corps existe et nous tient à l'existence : avoir un corps, c'est s'éprouver dans l'extériorité toujours divisible du monde, corps parmi les corps, existant parmi les existants, extérieurs les uns aux autres, et pour chacun, à soi-même. Le corps n'a pas d'intérieur : son dedans est encore un dehors, c'est la vérité de la dissection, le corps est du monde, le corps est une machine. Mais l'âme, non. Mais l'esprit, non. Intériorité ? Ce serait s'enfermer dans les monades de Leibniz (quand Descartes est au contraire ce qui nous en délivre), et se livrer pieds et poings liés à soi-même comme destin. C'est toujours l'objet qui écrase le jugement, et le moi en est un aussi. Mais l'âme, non. Mais l'esprit, non. L'âme n'est pas une chose intérieure à soi (une monade), parce qu'elle n'est pas une chose du tout. Ni l'esprit, qui n'existe « nulle part », qui « ne peut rien et n'est rien », mais qui comprend tout et dépasse tout. D'ailleurs il n'y a pas d'âme (« ce beau mot ne désigne nullement un être mais toujours une action... »), d'ailleurs il n'y a pas d'esprit (« l'esprit n'est point »), et c'est pourquoi il faut vouloir. *Générosité*, dit Alain après Descartes : c'est se vouloir esprit, et libre par là, et obligé par là. De là, comme on sait, toute la morale : « La morale consiste à se savoir esprit, et, à ce titre, obligé absolument ; car noblesse oblige. » Mais se savoir esprit n'est pas connaître l'esprit. L'esprit n'est rien qu'on puisse connaître puisqu'il est la connaissance même, et non comme fait mais comme faire, non comme vérité mais comme jugement, non comme preuve mais comme volonté. Il n'y a pas de preuves à la rigueur, ne cesse de répéter Alain, ni d'idées toutes faites. Ne soyons pas dupes du platonisme des écoles. Percevoir c'est juger, connaître c'est juger, et juger c'est vouloir. Mais la volonté ne saurait se percevoir elle-même (on ne perçoit que les actes), ni se connaître elle-même (on ne connaît que des rapports), et c'est en quoi la liberté est nécessairement sans preuves. Qu'a-t-elle besoin de preuves, d'ailleurs, quand toutes les preuves, sans elle, seraient sans valeur ? L'esprit échappe à l'esprit comme à tout, et c'est l'esprit même.

On ne peut suivre ici les analyses d'Alain, qui sont si riches, toujours reprises, toujours approfondies, et dans la plus belle prose d'idées du siècle. Cet « éternel absent » qu'est l'esprit, Alain va en suivre la trace dans toutes les productions de l'homme. Politique, art, religion, philosophie... De cette dernière, j'ai assez parlé. L'esprit s'y prouve en s'y cherchant. C'est le sommet de l'homme, à condition de n'être dupe ni des preuves ni des systèmes, qui sont tous faux, à condition de n'oublier pas que « Descartes a raison au fond contre Spinoza », et Montaigne, peut-être bien, contre Descartes. La philosophie n'est ni science, ni art, ni religion, mais réflexion sur ces trois domaines en tant qu'œuvres de l'esprit. Enfin la philosophie est la vie même, quand elle se pense, et c'est en quoi toute philosophie vise à l'éthique. Sagesse contre folie (ou plutôt à côté...), jugement contre passions, entendement contre superstitions... Cela nous mène à la politique, qui est superstitieuse presque toute, et pourtant nécessaire. Pouvoir des signes, dit Alain, et sur les hommes. C'est magie presque toujours, et c'est de cette magie qu'il importe de se libérer autant qu'on peut. C'est toujours l'enfance qui continue, qui

doit continuer ; mais enfin il faut grandir. L'essentiel, là encore, est de n'être pas dupe. Obéir, puisqu'il le faut, mais non pas croire, mais non pas adorer. Il y a chez Alain une critique du fanatisme et du totalitarisme, dont on redécouvrira un jour la profondeur. La faute est toujours de confondre le spirituel et le temporel, de vouloir soumettre la société aux dieux (fanatisme) ou les dieux à la société (totalitarisme). Je résume à l'extrême, et dans mon langage, mais je ne crois pas trahir. Adorer le dieu Société, ou le dieu Pouvoir, ou le dieu Histoire, c'est idolâtrie toujours. Mais adorer Dieu, c'est idolâtrie encore. Répétons-le : « Il n'est permis d'adorer que l'homme ». Humanisme, donc, dont nous ne connaissons, précise Alain, « sous le nom de radicalisme, qu'une esquisse assez mal formée ». Il y a un cynisme d'Alain, qui mêle l'extrême discipline à l'extrême irrespect. Mais c'est « un cynique qui aime l'homme », comme Stendhal, et qui ne renonce point à la justice. Il accepte l'ordre, puisqu'il en faut un, mais sans y croire (« l'ordre n'est pas Dieu »). Comme Pascal, il sait que les lois sont nécessaires, mais non pas justes. Laïcité jusqu'au bout : obéissance aux pouvoirs, respect à l'esprit seul. La justice n'existe pas ; elle est à faire, et, aussitôt, à refaire. Une politique humaniste serait une politique, non de l'enthousiasme, mais du jugement et de la volonté. C'est pourquoi elle est si difficile, et c'est pourquoi le fanatisme toujours renaît.

Sur l'art et la religion, je ne puis m'étendre. « Ce ne sont pas deux choses, dit Alain, mais plutôt l'envers et l'endroit d'une même étoffe. » L'art pourtant est premier : ce n'est pas parce que l'homme est religieux qu'il fait des idoles ; c'est parce qu'il fait des idoles qu'il est religieux. La religion naît de l'art ; Dieu naît de l'homme. Et sans doute les idoles sont nécessaires, et vraies à leur façon. Mais ce ne sont que des images. Alain, bon lecteur de Hegel, nous mène lui aussi d'une religion de la nature à une religion de l'esprit, mais moins selon le déroulement d'une histoire (« les étapes de l'homme ») que selon une hiérarchie synchronique et quasi structurale (« les étages de l'homme »), qui serait vérité de l'homme et, par là, de la religion. Cela remet les églises à leur place, toutes les églises, les renvoyant à leur ridicule propre, ou à leur vanité funeste, qui est de vouloir *posséder* l'absolu, de prétendre détenir l'universel en particulier ! Sur quoi Alain n'a jamais varié, si ce n'est sur la forme (un peu de violence anticléricale dans la jeunesse, davantage de compréhension dans la maturité). Peut-être n'oserait-il plus écrire, à la fin de sa vie, l'étonnante conclusion d'un *Propos* de 1906 : « Dans la religion, tout est vrai, excepté le sermon ; tout est bon, excepté le prêtre. » Le vieil Alain sera plus généreux, qui préférera célébrer la grandeur de Mgr Bienvenu, dans *Les Misérables*. Mais l'essentiel demeure. Si toutes les religions sont vraies, comme vérités de l'homme, toutes pourtant ne se valent pas. La religion suprême est religion de l'esprit, c'est-à-dire christianisme, mais pour autant pourtant qu'il échappe aux prêtres et aux puissants. Il faut relire la fin des *Dieux*, qui est peut-être ce qu'on a écrit de plus beau sur l'esprit, sur Dieu, sur le Christ. Nous en avons déjà cité un long extrait, et l'on ne peut tout recopier... Il faut relire aussi le dernier des *Entretiens au bord de la mer*. Il y a un jansénisme d'Alain, par quoi Pascal peut-être (mais un Pascal qui serait guéri de tristesse) n'est que Descartes poussé jusqu'au bout. Dieu n'est pas le monde, et le monde n'est pas Dieu. De là deux maximes opposées, et toutes deux nécessaires. Vis-à-vis du monde : « Ne pas croire, mais changer. » Et vis-à-vis de l'esprit : « Croire, et ne point changer. » Contre les jésuites, qui ont le sens des cérémonies, et il en faut, mais qui en sont dupes et qui n'aiment que les grandeurs d'établissement, Pascal et ses pareils nous rappellent que l'esprit ne *s'établit* jamais. Jansénisme, donc :

« Ce qui est jansénisme, c'est une résignation devant l'ordre, sans aucun respect, c'est le refus d'un dieu des choses comme elles vont, et une profonde

défiance à l'égard de la justice que l'on nomme divine ; ce qui ne change pas le culte, mais ce qui va à le purifier d'idolâtrie. Après cela, que le jansénisme se réfugie en un Dieu caché, de pur amour, ou de pure générosité, comme disait Descartes ; en un dieu qui n'a rien à donner que d'esprit ; en un dieu absolument faible et absolument proscrit, et qui ne sert point, mais qu'il faut servir au contraire, et dont le règne n'est pas arrivé, voilà le fond de la religion, je dis de la vraie et de la seule religion. Ici, j'en appelle à tous contre tous ; car tous sont idolâtres, et mécontents de l'être. »

Lumière de Pascal, lumière de Simone Weil : rude et douce lumière ! Lumière du Christ, lumière de la Croix : l'esprit est le contraire de la force, et c'est ce qu'enseigne le Calvaire. Toujours vaincu, toujours humilié, toujours renaissant le troisième jour. Du moins si nous le voulons, et pour autant seulement que nous le voulons. . « Si l'on me parle encore de dieu tout-puissant, je réponds, c'est un dieu païen, c'est un dieu dépassé. Le nouveau dieu est faible, crucifié, humilié (...) Ne dites point que l'esprit triomphera, qu'il aura puissance et victoire, gardes et prisons, enfin la couronne d'or. Non (...) C'est la couronne d'épines qu'il aura. » L'esprit est faible, et cette faiblesse est Dieu, mais en l'homme, mais pour l'homme, mais par l'homme. Dieu, pour le dire d'un mot, a besoin de nous, non pour exister, puisqu'il ne peut, mais pour valoir. Cela signifie que l'homme a besoin de lui-même (ce que l'enfant toujours rappelle), qu'il n'est esprit qu'en prenant soin de son âme, comme disait Platon, ce qui est philosopher, qu'en prenant soin du monde, ce qui est travailler, qu'en prenant soin de l'homme, ce qui est aimer. C'est où l'humanité commence, par la mère, et toujours recommence.

C'est où aussi il faut nous arrêter, pour ce qui nous concerne, et conclure. On a trop fait d'Alain un moraliste, un essayiste, on l'a trop réduit à cette espèce de philosophie appliquée des *Propos*. Contre quoi j'ai voulu rappeler qu'il est philosophe, au plein sens du terme, et que cela lui permit, avec le talent que l'on sait, de « devenir journaliste » et de « relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique ». Alain, remarquait Jean Hyppolite en 1951, domine avec Bergson « toute la philosophie française contemporaine ». C'est aussi mon avis, concernant la première moitié de ce siècle, et les quatre dernières décennies ne me paraissent guère avoir bouleversé le paysage. Pour moi, qui n'ai lu Alain qu'assez tard, ce fut une rencontre décisive, qui remit les contemporains à leur rang. Où davantage de beauté ? Où davantage de vérité ? Où davantage d'humanité ? Certains jugeront étrange qu'Alain soit si souvent méconnu ou oublié, du moins dans les salons, quand cuistres, sophistes ou faiseurs ne cessent au contraire d'occuper le devant de la scène. Mais cela même est dans l'ordre, dirait Alain, et toute tristesse est mauvaise. Alain est là, du moins ses livres y sont, que l'on peut lire, et cela suffit. Il nous a laissé une œuvre considérable, par son abondance et sa tenue, dont quelques chefs-d'œuvre absolus : les *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, *Histoire de mes pensées*, *Platon*, les *Entretiens au bord de la mer*, *Les dieux...* Œuvre de philosophe, et pour les philosophes que nous sommes tous, si nous voulons. Ni le génie littéraire d'Alain, qui est éblouissant, ni ses dons de pédagogues, qui firent sa gloire, ne sauraient en effet masquer l'essentiel, qui est l'étonnante beauté d'une œuvre de part en part philosophique, et d'une philosophie heureuse, en effet, non d'un bonheur donné ou reçu, ce qui ne se peut, mais en ceci qu'elle aide chacun – comme elle aida son auteur – à penser et à vivre. Ce professeur incomparable, que très peu d'entre nous ont connu, fut aussi un maître, pour nous tous, et le demeure : maître de courage, maître de joie, maître de liberté, et c'est ce qu'on appelle un sage peut-être.

Ce texte est celui de la conférence prononcée par André Comte-Sponville lors de l'Assemblée générale de l'Association des amis d'Alain, le 20 novembre 1993. Il fut d'abord publié dans le bulletin n°77 (juin 1994) de l'Association, puis repris dans le volume *Penser avec Alain*, Institut Alain, 1996.